



La société française au tournant du XX^e siècle vue à travers la correspondance de Paul Bocquet et Henri Gentil

Paul Bocquet (1868 - 1947) est un artiste-peintre rémois affilié au courant impressionniste. Connu pour ses œuvres paysagistes immortalisant la Champagne¹, il a été formé à l'Académie Julian (Paris). En 1891 il est reçu au concours de l'École des Beaux-Arts mais il démissionne très vite car il est « *allergique à l'enseignement officiel* »². Pour suivre sa formation dans l'atelier d'Alfred Roll³, Paul Bocquet expose quatre toiles au salon de la société nationale des beaux-arts (1892) puis quitte Paris pour la Bretagne. Il y travaille près de 5 ans avant de rentrer définitivement à Reims. Il participe aux expositions rémoises de 1901, 1903, 1908 et 1910. La première guerre mondiale, qui se déroule aux portes de la cité rémoise, le fait migrer à Fontainebleau. Après-guerre, Paul Bocquet retourne à Reims, où il continue d'exercer sa profession d'artiste-peintre jusqu'à sa mort⁴.

Les Archives départementales de la Marne conservent, au centre de Reims, un « fonds Bocquet »⁵ déposé par la famille du peintre. Ce dernier regroupe une importante correspondance entre l'artiste rémois et son ami Henri Gentil (1869-1955). C'est une amitié profonde et durable qui lia les deux hommes tout au long de leur vie. Leur première rencontre a lieu sur les bancs du lycée de Reims⁶ où ils sont tous deux élèves. Habités par une vocation artistique commune, ils se retrouvent ensuite à Paris pour étudier à l'Académie Julian⁷. Un peu plus tard, la vie les sépare. Paul Bocquet rentre à Reims alors qu'Henri Gentil s'engage dans l'administration coloniale. Cet éloignement géographique ne brise en rien le lien entre les deux hommes qui maintiennent un contact épistolaire.

¹ « *Il est avant tout l'enfant de la Champagne, son enfant aimant et ému. Ses pas le conduisent invariablement dans la vallée de la Vesle, parmi les saules, peupliers ou bouleaux qui se mirent dans les eaux d'argent, dans la vallée de la Guenelle, qui offre à peu près les mêmes sites, ou dans le soissonnais, qu'il habite fréquemment et volontiers ...* ». Charles Gaudier, *Le progrès de l'Est*, octobre 1911.

² Plusieurs ouvrages ont été consacrés à Paul Bocquet. Pour en savoir plus sur sa vie et son œuvre, se référer à René Druart, *La vie et l'œuvre de Paul Bocquet*, imprimerie Debar & Cie, Reims, 1950. Cet ouvrage à tirage limité (1000 exemplaires) est consultable à la bibliothèque Carnegie de Reims.

³ Alfred Philippe Roll (1846-1919). Peintre naturaliste. Il participe à la guerre de 1870. Il acquiert une première notoriété avec sa toile *Inondation à Toulouse* (1875). En 1877 il expose au Salon de Paris où il est médaillé d'or pour son œuvre intitulée *La fête de Silène*. Sa toile *La grève des mineurs* (1880) connaît un grand succès. Il reçoit alors de nombreuses commandes de l'État. Chevalier de la Légion d'honneur en 1883, il devient président de la Société nationale des beaux-arts en 1905.

⁴ Une première rétrospective de l'œuvre de Paul Bocquet a eu lieu au musée des beaux-arts de Reims en 1950 et une seconde en 1969. Le musée des beaux-arts conserve une importante collection des travaux de Paul Bocquet.

⁵ Tous les dessins reproduits ici proviennent de l'album de blagues d'Henri Gentil ou sont issus de la correspondance entretenue avec Paul Bocquet : Archives de la Marne, 113 J 22.

⁶ Héritier du collège des Bons-Enfants, le lycée de Reims est créé par décret le 16 floréal an XI (6 mai 1803). Il ouvre ses portes un an plus tard. En 1868, le lycée est reconstruit afin d'accueillir plus d'élèves (agrandissement du petit séminaire). En 1878, une seconde extension a lieu. Les bâtiments du XVI^e siècle sont détruits pour faire place à des locaux plus vastes et moins dégradés. A l'époque où Bocquet et Gentil étaient scolarisés, le lycée de Reims pouvait accueillir un peu moins de mille élèves. Source : P. Demouy, *Petite histoire du lycée Clémenceau*, www.lycée-clémenceau-reims.fr.

⁷ L'Académie Julian est une école privée de peinture fondée à Paris en 1867 par l'artiste-peintre Rodolphe Julian (1839-1907). À la fin du XIX^e siècle, elle connaît un certain succès et attire de nombreux élèves venus de toute l'Europe. L'Académie, tout d'abord située dans le deuxième arrondissement, va ouvrir deux autres ateliers, dont un qui avait la particularité d'accueillir les femmes. Les élèves de l'Académie Julian n'étaient pas réputés pour leur discipline. Très souvent, leurs canulars dans les rues de Paris tournaient au scandale. Cet état d'esprit potache, voire frondeur, se retrouve dans la correspondance de Gentil et Bocquet.

Cette correspondance, qui couvre la période 1892-1920, nous donne la base de cet article. Riche et variée, elle se compose de dessins, de caricatures, de lettres illustrées et de cartes postales. Ce corpus, au contenu souvent provocateur, nous offre une vision particulière de la société française à l'aube puis au début du XX^e siècle. Bocquet et Gentil sont issus de la moyenne bourgeoisie. L'un est un provincial⁸ alors que l'autre est parisien⁹. Bien que tous deux bourgeois, leur approche de la société n'est pas pour autant celle de leur classe sociale d'origine.

Elle est, en effet, altérée par la « vie d'artiste » que mènent nos deux étudiants en art parisiens. Leurs fréquentations et leur vie de bohème les amènent à poser un regard très acerbe sur des contemporains qu'ils jugent souvent trop matérialistes :

*(...) La vie pour les bons imbéciles c'est la grosse gaieté bête qui naît entre deux vins. C'est le plus de femmes possible pour le moins d'argent possible (...) Triple sots que ceux qui vivent de la vie matérielle et ceux-là ce sont pour la plupart des mortels, les ouvriers, les bourgeois, les soldats (...)*¹⁰.



⁸ Paul Bocquet est le fils d'un huissier rémois. Sa mère appartient à une famille de notables. Elle est la fille de Nicaise Langlet (docteur en chirurgie) et la sœur de Jean-Baptiste Langlet qui sera maire de Reims de 1908 à 1918.

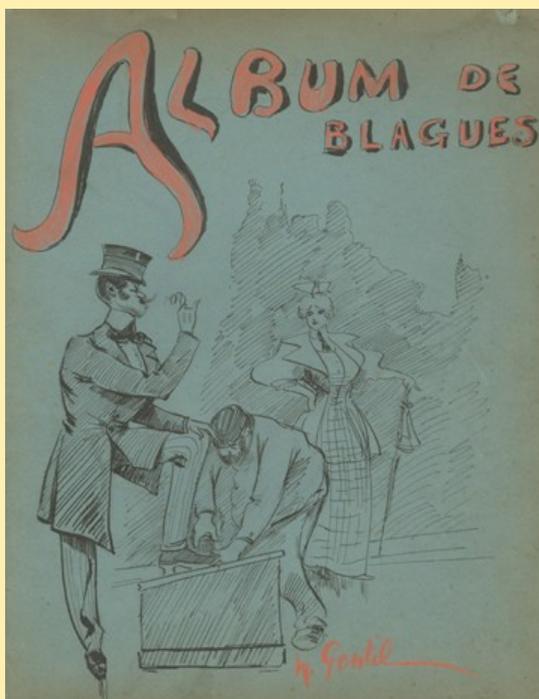
⁹ Henri Gentil est le fils d'un imprimeur-lithographe installé passage Brady à Paris. Son grand-père était huissier. Source : *Dictionnaire des imprimeurs-lithographes du XIX^e siècle*, ELEC (Editions en Ligne de l'École des Chartes).

¹⁰ Archives de la Marne, 113 J 22, courrier adressé par H. Gentil à P. Bocquet (1892).

Paris et son petit peuple vu par Henri Gentil

En 1889, Paul Bocquet monte à Paris. Il n'y reste que trois ans mais sur cette courte période son amitié avec Henri Gentil se fortifie. Ils suivent les mêmes cours d'art à l'Académie Julian. Ils travaillent également ensemble dans l'atelier typographique du père d'Henri Gentil. Le fonds Bocquet nous laisse une trace précise de cette période « parisienne » à travers un « album de blagues » dont la couverture est un condensé des thèmes traités par le dessinateur-caricaturiste Gentil. Sur cette dernière, le riche bourgeois côtoie le « *populo* »¹¹. Il se fait cirer les chaussures tout en « *reluquant* » du coin de l'œil une jeune dame qui semble bien lui plaire. Le cadre est posé : l'artiste peint et dépeint, parfois en se moquant, la vie parisienne et ses stéréotypes.

Henri Gentil immortalise ces hommes et ces femmes qu'ils croisent de jour, mais aussi parfois de nuit, dans les rues de la capitale. À travers cet album, des métiers aujourd'hui disparus nous sont révélés comme le « *décrotteur de voie ferrée* » dont la fonction est de nettoyer le ballast et les rails de toute pierre ou tout objet susceptible de provoquer un déraillement. Henri Gentil décrit également les métiers nouveaux, nés des transformations de Paris, comme les égoutiers¹². Il croque les grands classiques de la vie citadine : la marchande de poisson au marché, les saltimbanques ou encore les pompiers¹³. Il montre enfin des métiers insolites comme le cirreur de tuyaux.



Couverture du recueil de Henri Gentil 1891-1894

Les dessins de Gentil ne sont pas tous datés. Le plus ancien porte la mention « 91 » (pour 1891). Le dernier dessin de l'album est daté de novembre 1894.

¹¹ Les gens du petit peuple.

¹² Si les premiers égouts de Paris remontent à l'Antiquité, c'est l'ingénieur Eugène Belgrand qui, sous l'impulsion du préfet Haussmann, met en place le premier réseau moderne d'égouts (1854). Il faut attendre une loi, en 1894, pour que soit imposé le « tout-à-l'égout » qui oblige les immeubles parisiens à déverser leurs eaux pluviales et ménagères dans le réseau d'égouts et non plus dans la Seine. Au moment où Gentil et Bocquet vivent à Paris, le réseau est en pleine extension puisqu'il passe de 600 kilomètres en 1878 à près de 1000 kilomètres en 1900. Du fait de cette expansion, les égoutiers sont très présents dans les rues de Paris. Pour en savoir plus, se référer à K. Chatzis, *La pluie, le métro et l'ingénieur : contribution à l'histoire de l'assainissement et du transport urbain*, Paris, L'Harmattan, 2000.

¹³ C'est sous le règne de Napoléon I^{er}, et suite à l'incendie de l'ambassade d'Autriche (100 morts), qu'est créé le bataillon des pompiers de Paris (décret impérial du 18 septembre 1811). Sous le Second Empire, les effectifs sont augmentés et le bataillon devient régiment (décret impérial du 5 décembre 1866). À compter de cette date, les pompiers de Paris n'interviennent plus seulement dans la capitale mais dans l'ensemble du département de la Seine. En 1870 un premier réseau d'alerte incendie est mis en place via le télégraphe. En 1885 le capitaine ingénieur Krebs réorganise le régiment. Les petits centres, très nombreux, sont fermés. Ils sont remplacés par de grandes casernes dotées d'un équipement plus lourd et standardisé. Pour en savoir plus se référer à D. Rolland, *Sapeurs pompiers de Paris, culture et tradition*, Atlante Ed., Paris, 2005. Un ouvrage plus récent paru dans le cadre du bicentenaire du régiment peut également être consulté : *Sapeurs-pompiers de Paris*, Albin Michel, 2011.



Cireur de tuyaux, pompiers et égoutier (« chevalier de la gadoue »)

Bien que centrés sur les gens, les dessins d'Henri Gentil, du fait de leur mise en scène, nous offrent également beaucoup d'informations sur les transformations de la ville de Paris à la fin du XIX^e siècle. L'artiste dépeint, pêle-mêle, l'essor des transports collectifs, la destruction des anciens quartiers, les progrès sanitaires liés au développement des égouts. Concernant les moyens de circulation, deux dessins sont particulièrement parlants. Le premier s'intitule « la chevauchée des Tuileries ». Il met en scène un omnibus à chevaux déboulant nuitamment le long de la Seine¹⁴. À travers ce travail, Gentil nous fait ressentir la dangerosité des rues de Paris, dangerosité liée au trafic des cochés et autres fiacres circulant dans la capitale. Le second dessin, daté de 1898, évoque l'essor des transports en dehors de l'enceinte urbaine. Il met en scène une jeune dame ne maîtrisant pas les horaires de la nouvelle ligne de tramway desservant la banlieue de Paris¹⁵.



Le marché



Spectacle de rue

¹⁴ Les omnibus à chevaux sont de vastes cochés à deux niveaux qui assurent le transport en commun en ville. Créés par Stanislas Baudry vers 1825, ils sont tout d'abord utilisés à Nantes. Le succès pousse Baudry à s'installer à Paris où il ouvre dix lignes en 1828. Le succès est au rendez-vous. En 1836, Paris compte 17 compagnies d'omnibus et 378 voitures. En 1855, le baron Haussmann, préfet de Paris, décide de rationaliser la desserte urbaine. Il fusionne toutes les compagnies de transport et crée la CGO (Compagnie Générale des Omnibus). Les omnibus évolueront tout au long du XIX^e siècle. À l'époque de Gentil et Bocquet, la flotte est essentiellement composée de véhicules pouvant transporter 30 passagers. Source : Musée des transports interurbains et ruraux (AMTUIR), *Histoire générale des transports*, www.amtuir.org.

¹⁵ Compte tenu de la date du dessin et du caractère nouveau de la ligne, il s'agit selon toute vraisemblance de la ligne de tramway électrique sous fil aérien mise en place en 1898 par la TPDS (Compagnie des Tramways de Paris et du Département de la Seine). Pour en savoir plus se référer à l'ouvrage de Jean Robert, *Les tramways parisiens*, 3^e édition, LBC, 1992.



La station de tramway



« La chevauchée des Tuileries »

Un témoignage de la vie bourgeoise

La seconde moitié du XIX^e siècle est le cadre de profondes transformations sociales. L'essor industriel provoque d'importantes mutations économiques qui remettent en cause l'organisation de la société¹⁶. De nouvelles classes sociales apparaissent, comme celle des ouvriers (« cols bleus ») ou des employés (« cols blancs »). Le développement de l'industrie a également des répercussions au niveau des élites. L'aristocratie d'affaires s'impose face à l'aristocratie nobiliaire¹⁷. Banquiers et industriels, considérablement enrichis, deviennent le nouveau modèle à suivre. Leur mode de vie ostentatoire s'oppose à celui d'une noblesse plus encline à suivre le vieil adage voulant que « pour vivre heureux il faut vivre caché ». Essentiellement urbaine, la nouvelle aristocratie sort et se montre. Elle veut exhiber sa puissance et sa richesse dans le cadre d'une vie mondaine qui se veut une scène de théâtre que tout un chacun peut observer. Copiée petit à petit par les notables, la sociabilité de l'aristocratie d'affaires s'impose dans les grandes villes, aidée en cela par la modernisation de l'éclairage public qui « repousse la nuit » et autorise une vie nocturne plus active¹⁸.

Nos deux jeunes étudiants-artistes parisiens assistent à ces évolutions sociales et en rendent compte à travers leurs créations.

Henri Gentil témoigne notamment du déclin de la noblesse dans un dessin montrant une « tête couronnée » avec ses « meilleurs amis » qui sont une « poule » (une prostituée) et un chien tenant haut-de-forme. L'auteur veut nous faire comprendre ici la perte d'influence et l'isolement croissant d'une élite nobiliaire dépassée par les transformations sociales et financièrement en déclin¹⁹. Sous l'impulsion de l'aristocratie d'affaires, les sorties diurnes ou nocturnes prennent donc une place croissante dans la vie bourgeoise²⁰. Henri Gentil croque ces lieux de rencontre et offre une galerie des us et coutumes de la bourgeoisie triomphante. S'inspirant de son homologue britannique, l'aristocratie française cède, au XIX^e siècle, à la fièvre hippique. Les courses, organisées sur des hippodromes parisiens de plus en plus nombreux²¹, deviennent un lieu de rencontre où l'on peut céder aux jeux de hasard avec une certaine classe. À Longchamp ou à Saint-Cloud, certaines courses deviennent même un événement du carnet mondain qu'il ne faut en aucun cas rater. Elles sont alors le cadre de concours d'élégance permettant aux uns et aux autres d'afficher leur réussite sociale. Parmi ces rendez-vous incontournables, on peut citer par exemple le *prix de Diane* (créé en 1843) ou le *prix du jockey club*, tous deux courus à Chantilly. On peut également mentionner le *grand national de France* couru pour la première fois à Auteuil en 1874 ou le *grand prix de Deauville* créé, lui, en 1866²².

¹⁶ Sur cette question se référer à J. Dupâquier et D. Kessler (sld), *La société française au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1992.

¹⁷ Sur ce point se référer à J. Guarrigues et P. Lacombrade, *La France au XIX^e siècle : 1814-1914*, Paris, A. Colin, coll. U, 2011.

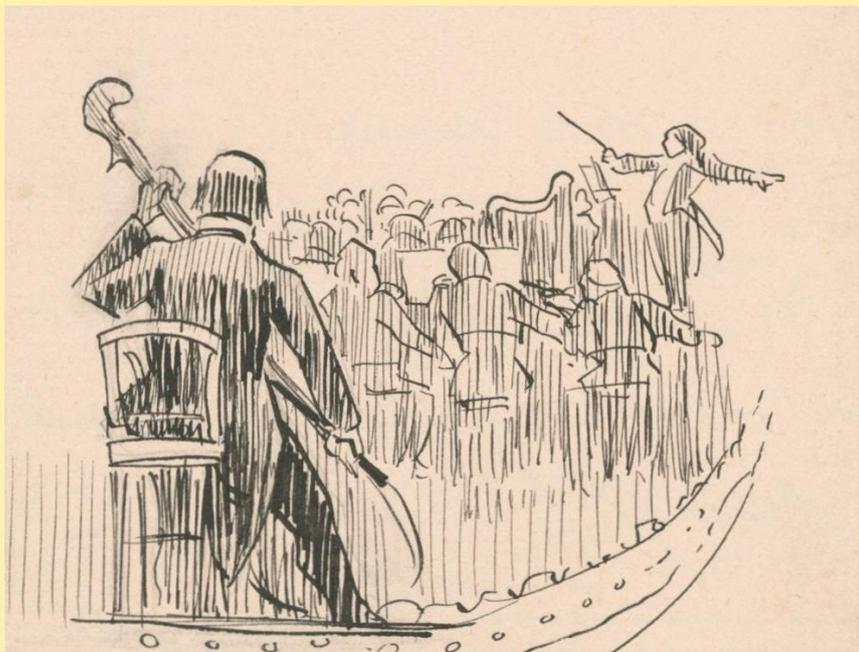
¹⁸ Jusque dans les années 1830, l'éclairage public parisien est assuré par des lanternes à huile (5 035 dans Paris en 1821). Les premières lanternes à gaz sont installées à Paris, place du Carrousel, en 1829. Leur généralisation s'opère entre 1830 et 1870. En 1831 on dénombre dans la capitale 12 941 lanternes à huile pour seulement 69 fonctionnant au gaz. En 1870 il ne reste plus que 971 lanternes à huile contre 20 766 candélabres alimentés au gaz. Non seulement l'éclairage public s'est amélioré techniquement mais aussi quantitativement. L'ultime évolution débute en 1878, date à laquelle les premiers éclairages électriques sont installés à Paris (place de la Bastille et avenue de l'Opéra). Pour aller plus loin : M. Dumas, *Histoire générale des techniques*, Paris, PUF, 1996, t.4. Pour l'éclairage électrique se référer à F. Cardot et P. Caron (sld), *Histoire de l'électricité en France*, t.1, Paris, Fayard, 1991.

¹⁹ Au XIX^e siècle, peu nombreux sont les membres de la noblesse qui ont cru en l'industrie naissante. La vieille élite reste conservatrice et préfère investir dans la terre. Malheureusement, la hausse des productions agricoles liée à l'emploi croissant d'engrais chimiques provoque une baisse des prix. Peu à peu désargentées, les noblesses (de sang, de robe ou impériale) n'ont plus qu'à conclure des mariages de raison avec les rejetons de l'aristocratie d'affaires afin de maintenir leur rang.

²⁰ Ces sorties sont certes ludiques mais pas uniquement. Elles ont également une fonction plus sérieuse puisque les rencontres opérées à cette occasion sont un moyen de côtoyer d'autres personnes du même rang social, personnes qui peuvent potentiellement être des associés dans les affaires.

²¹ En 1834 est ouvert l'hippodrome de Chantilly. En 1854 est créé, au cœur du bois de Boulogne, celui de Longchamp. L'hippodrome d'Auteuil, spécialisé dans les courses d'obstacles, est ouvert quant à lui en 1873. Il est suivi de près par celui de Maisons-Laffitte (1878). En 1898, le dernier hippodrome parisien est ouvert à Saint-Cloud.

²² Les hippodromes se développent également en province à proximité des lieux de villégiature de la bourgeoisie parisienne. L'exemple type est le champ de course de Deauville créé en 1860 à proximité des premières villas construites sous le Second Empire sous l'impulsion du duc de Morny, le demi-frère de Napoléon III.



Au concert



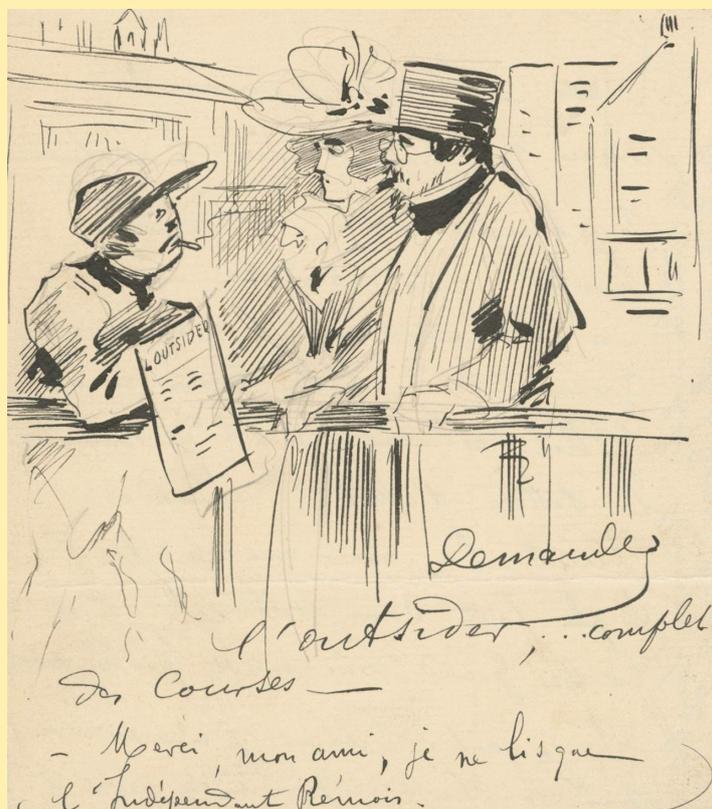
« dans la Haute »



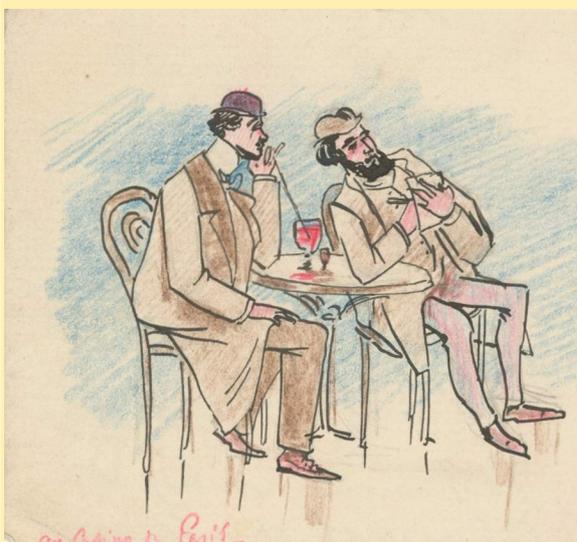
Au restaurant



Dessin de Henri Gentil intitulé
La noblesse en 1900



Au champ de courses



Au Casino de Paris

Ce dessin présentant deux personnes attablées porte, en bas à gauche, la mention au *Casino de Paris*. Cette salle de spectacle aujourd'hui mythique a été inaugurée le 17 octobre 1891. Gentil évoque donc ici les tous nouveaux lieux à la mode des nuits parisiennes.

Dans cette galerie d'activités de la bourgeoisie urbaine présentée par Gentil apparaît une pratique peut-être moins connue : les bains. Ces derniers ont été initialement conçus pour pallier l'absence d'eau courante dans les logements parisiens. Ils présentent également un côté obscur. Attachée temporaire d'enseignement et de recherche à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, Lise Manin prépare une thèse sur la nudité à l'épreuve du scandale dans la France du XIX^e siècle.

Dans un article publié en 2013, elle explique que « *dans le Paris du second XIX^e siècle, les établissements de bains publics et les salles de cafés-concerts sont signalés comme des aires privilégiées de débauche, de prostitution et d'outrage public à la pudeur. S'ils sont des cadres avérés de rencontres homosexuelles et de racolage, ces territoires font l'objet de représentations très diverses chez les observateurs du temps. Indépendamment même de la rencontre et du commerce des sexes qu'ils favorisent, ces espaces, où le dévoilement de nudités, plus ou moins avancées, invite à l'exhibitionnisme et au voyeurisme, contribuent à plus d'un titre à l'édification de la réputation de Paris comme capitale des plaisirs*²³ ».



Aux bains douches

²³ Lise Manin, « Perverses promiscuités ? Bains publics et cafés-concerts parisiens au second XIX^e », in *Genre, sexualité et société*, n°10, automne 2013. L'article est disponible en ligne <https://ggs.revues.org>.

Une critique acerbe des mœurs de la bourgeoisie

Étudiant potache et artiste, Henri Gentil ne réserve pas ses attaques à la seule noblesse. Ces dessins critiquent véritablement l'ensemble de cette élite parisienne ou provinciale qu'il semble détester. Le dessinateur frappe fort. Il griffe et cogne visiblement pour mettre en avant l'hypocrisie d'une bourgeoisie dont les mœurs sont en décalage avec leur image publique²⁴. Gentil dépeint ces vieux bourgeois en quête de « chair fraîche ». Il les montre abordant des jeunes filles, danseuses, prostituées ou autres, qu'ils se proposent d'entretenir pour un soir ou pour plus longtemps. Ces dessins, classiques à l'époque, sont explicités par des légendes qui ne laissent planer aucun doute sur la situation esquissée :

Lui (un homme aisé portant haut-de-forme):
« Mon coupé sera à la sortie des artistes. Vous sautez dedans, je vous emmène et la farce est jouée ».

Elle (une danseuse) : « Et maman ? »

Lui : « Oh ! Ben ! Elle montera sur le siège ».



²⁴ Henri Gentil est loin d'être le seul à attaquer cette caste dirigeante. Depuis Molière et la comédie de mœurs, satires et libelles sont un art maîtrisé en France. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, c'est même un art prisé du public, art dont Emile Augier est alors un des maîtres.

Le fantasme de la danseuse entretenue est très présent dans les dessins de Gentil. Cette « pratique » est certes une réalité à la fin du XIX^e siècle mais le pygmalion doit être particulièrement fortuné pour pouvoir financer le train de vie de ces « jeunes ingénues ». Il faut en effet payer le logement, les toilettes et, plus globalement, le train de vie de ces femmes très convoitées. Ces dames entretenues étaient alors appelées des « courtisanes ». Elles étaient convoitées par les hommes mais aussi haïes par les femmes de la bourgeoisie. Certaines de ces « belles de nuit » sont demeurées célèbres comme la « Belle Otero »²⁵ ou Liane de Pougy.

À l'opposé des « courtisanes » se trouvent les « ouvrières » qui sont des prostituées « bon marché » travaillant dans les rues. Ces dernières sont souvent des occasionnelles, qui trouvent dans le sexe tarifé un moyen de compléter les revenus insuffisants du foyer²⁶. Ce revenu immoral et illégal était appelé alors le « cinquième quart de la journée ».



²⁵ Née en Galice en 1868, Agustina Otero Iglesias monte à Paris en 1889. Sa rencontre avec Joseph Oller, propriétaire du Moulin Rouge, fait décoller sa carrière de danseuse exotique. Elle se produira aux États-Unis avant de revenir à Paris en 1892. Danseuse aux Folies bergères, elle fascine par sa poitrine. Elle aurait séduit nombre de ses contemporains célèbres, comme par exemple le duc de Westminster, le grand-duc Nicolas de Russie, le roi Edouard VII d'Angleterre, le roi de Belgique Léopold II ou encore Aristide Briand. Pour en savoir plus : L. Schiffer, *Femmes remarquables du XIX^e siècle*, Vuibert, 2008.

²⁶ À Paris, Maxime Du Camp recense, entre 1871 et 1903, 155 000 femmes officiellement déclarées comme prostituées (« De l'état actuel de la prostitution parisienne », in *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie*, tome III, 1874) mais sur la même période, la police en a arrêté 725 000 pour prostitution clandestine. Pour aller plus loin : V. Willemin, *Histoire et archives de la police des mœurs*, Hoëbeke, Paris, 2009.

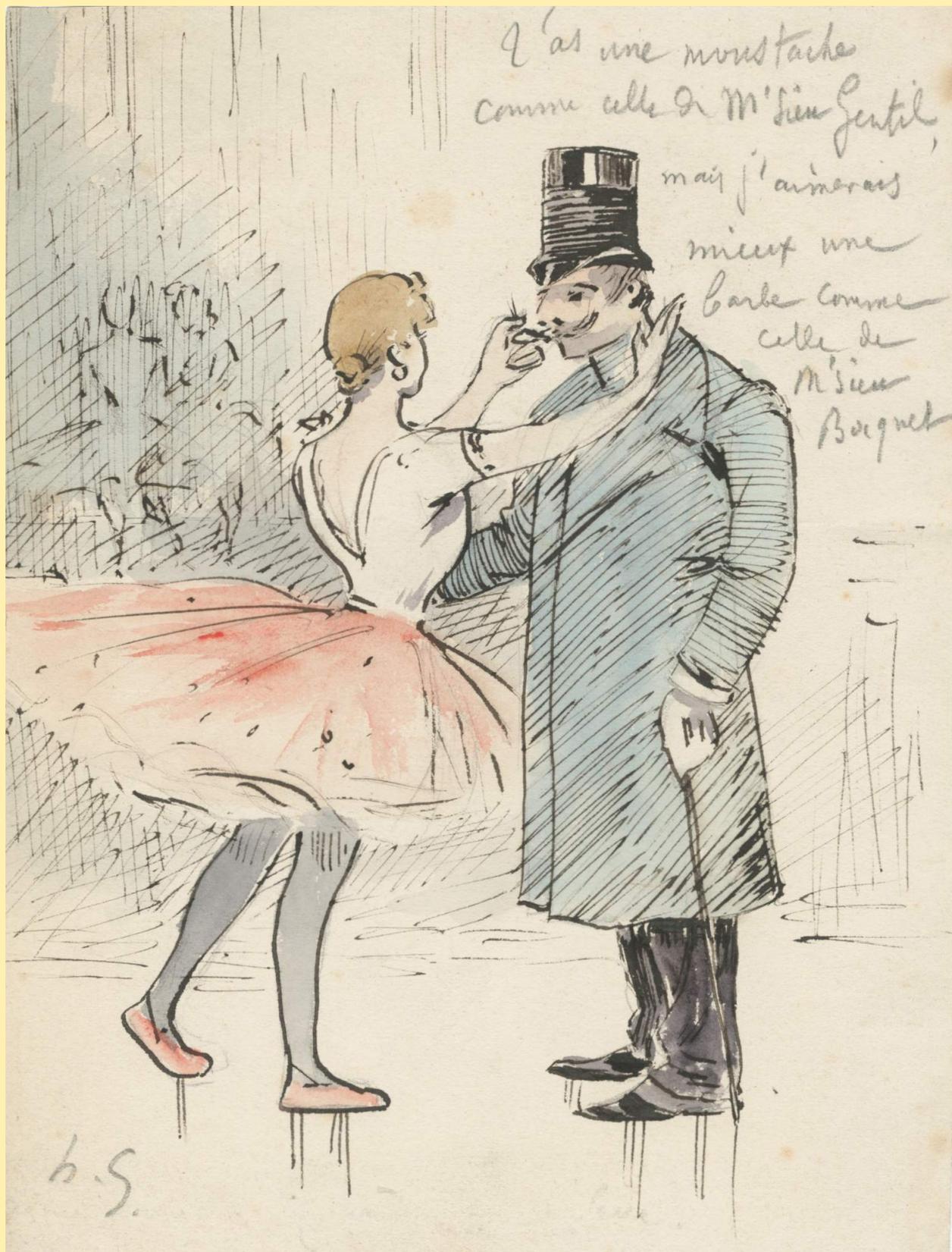


Une prostituée au bois de Vincennes²⁷



Une danseuse du Casino de Paris

²⁷ La légende de ce dessin est très intéressante « Profites-en, eh cochon malade ! Quand tu seras margis, ça te coûtera trois francs ». Margis est le diminutif de maréchal des logis dans l'argot militaire. La prostituée nous indique donc que lorsque le simple soldat sera devenu sous-officier, il devra payer plus cher puisque sa solde aura augmenté.



Une danseuse « entretenue »

Ces prostituées « bas de gamme » étaient très peu prisées par les hommes de la bourgeoisie qui, en revanche, ne dédaignaient pas les maisons closes. Ces lieux de plaisirs, alors légaux, présentaient l'avantage d'un suivi sanitaire des pensionnaires, ce qui limitait quelque peu les risques de transmissions de maladies vénériennes (ou autres). Soumises à autorisation du préfet de police, elles étaient gérées par une tenancière et une « matonne » (une surveillante). Les filles, recrutées par des réseaux spécialisés, étaient vendues et devenaient propriété de la tenancière. Surnommées « colis » et considérées comme des marchandises, les prostituées pouvaient être revendues à une autre maison sans pouvoir s'y opposer. Il faut néanmoins distinguer les « maisons d'abat-d'abattage » des maisons de luxe qui recevaient, elles, une clientèle aisée composée d'industriels, de banquiers, d'écrivains et d'hommes politiques²⁸. Henri Gentil nous livre une peinture très explicite de ces lieux luxueux où les « dames » se devaient de se livrer avec élégance et distinction.

Le plus intéressant dans la galerie de dessins consacrée aux mœurs de l'aristocratie parisienne réside dans le fait qu'Henri Gentil n'incrimine pas que les hommes mais aussi les femmes, que ces dernières soient bourgeoises ou non. Il dénonce tout d'abord le caractère intéressé des « jeunes filles » qui usent de leur fraîcheur pour se faire entretenir ou, mieux encore, épouser. Cette forme de jeu de dupe est illustrée par un dessin très amusant qui reprend le thème classique de l'arroseur arrosé (ci-dessous). Ce dernier intitulé « Destinées » comporte un texte pour le moins sarcastique : « Elle l'épousa croyant qu'il la conduirait dans le monde et qu'il était mondain. Hélas ! Il ne la conduisit qu'à la pêche car il était pêcheur ».



²⁸ La plus célèbre de ces maisons haut de gamme parisiennes était, à la fin du XIX^e siècle, le « Chabanais ». Il était fréquenté par les membres du Jockey Club, des écrivains célèbres comme Guy de Maupassant, ainsi que par des têtes couronnées comme le roi Charles I^{er} du Portugal ou le futur roi d'Angleterre Edouard VII.

Henri Gentil n'épargne pas non plus les dames de la bourgeoisie. S'il souligne l'infidélité des époux qui trouvent réconfort dans les maisons closes ou auprès des danseuses exotiques, il ne dédouane pas pour autant les bourgeoises, qu'il ne présente pas comme des victimes condamnées à attendre, au foyer, leur mari volage. Une œuvre, intitulée « le nègre plus ultra », est très parlante (ci-dessous).

Elle met en scène une femme de la bourgeoisie qui rencontre un homme de couleur dans la rue. Ce dernier lui demande : « *Mademoiselle, pourrais-tu m'indiquer un hôtel, siouplait ?* ». La dame lui répond : « *Justement, monsieur, il y en a un dans ma maison, viens donc chez moi.* ». Le sous-entendu est clair et Gentil ne laisse planer aucun doute sur l'infidélité féminine au sein de la classe bourgeoise.



Une évocation de l'homosexualité

Deux dessins d'Henri Gentil semblent mettre en scène des homosexuels ce qui, dans les caricatures du XIX^e siècle, est moins courant comparé aux attaques contre les mœurs dissolues de la bourgeoisie régnante. Le premier dessin met en scène deux messieurs d'âge mûr visiblement issus d'un milieu confortable qui saluent une dame promenant son chien. L'un des deux messieurs dit : « Madame... Je vous présente mon oncle ! » Et la dame de répondre, à part : « Il me fait l'effet d'une tante. »

Peut-être plus surprenant, le second dessin évoque, quant à lui, l'homosexualité féminine. Brossé sur une lettre, il met en scène deux jeunes femmes dont l'une est habillée dans des vêtements plutôt masculins. Ces deux dames croisent, nuitamment, deux hommes quelque peu éméchés. L'une des femmes s'exprime et dit : « Sale croquant ! Vous avez bousculé ma femme ». La réponse d'un des deux pochards fuse : « Laquelle des deux qu'est la femme ».



L'homosexualité masculine évoquée par Gentil



L'homosexualité féminine évoquée par Gentil

Cette question de l'homosexualité, de sa perception et de sa gestion par les autorités, est, depuis la fin des années 1970, un véritable sujet d'étude²⁹. Depuis une vingtaine d'année, elle est entrée dans le champ des recherches historiques et a fait l'objet de nombreux travaux universitaires³⁰. Difficile ici d'entrer dans le détail de ce sujet car il est, à la fois, l'objet d'un cadre légal et d'une perception morale et religieuse. Nous pouvons néanmoins poser quelques repères. En France, la dernière peine capitale prononcée pour homosexualité date de 1750³¹. En 1791 l'Assemblée nationale législative ne retient plus le « crime de sodomie » dans le code pénal et donc dépénalise l'homosexualité³².

Au XIX^e siècle, la littérature aborde très fréquemment cette question que ce soit dans les romans de Balzac³³ ou de Flaubert³⁴. De très nombreux écrivains ne cachent plus leur préférence pour le genre masculin comme Paul Verlaine ou Arthur Rimbaud³⁵. Si elle est tolérée, l'inversion reste néanmoins une question complexe au XIX^e siècle. Elle est notamment le sujet d'études médicales et psychiatriques plus ou moins douteuses³⁶ visant à trouver une cause scientifique, et donc un remède, à ce que beaucoup perçoivent encore comme une maladie³⁷. Malgré un certain assouplissement pénal, l'homosexualité demeure donc une cause de raillerie et par voie de conséquence un sujet de choix pour les caricaturistes comme Henri Gentil³⁸.

²⁹ Michel Foucault, *L'histoire de la sexualité*, T. 1, 1976.

³⁰ On peut citer, à titre d'exemple, Robert Muchembled, *L'orgasme en Occident*, Paris, 2005. Pour une bibliographie plus exhaustive, il faut se référer à la thèse de Thierry Pastorelo intitulée *Sodome à Paris, protohistoire de l'homosexualité masculine fin XVIII^e-milieu XIX^e siècle*, Université Paris-Diderot, 2009. Cette thèse est disponible en ligne, <https://halshs.archives-ouvertes.fr>.

³¹ Ian Brossat, « Affaire Diot-Lenoir, briser le silence, 250 ans plus tard », site *L'Humanité*, janvier 2014.

³² Idem.

³³ Honoré de Balzac, *La comédie humaine*, 1829 à 1850. Vautrin est considéré comme le premier personnage homosexuel de la littérature française.

³⁴ Gustave Flaubert, *Salammô*, Paris, Michel Lévy frères, 1862.

³⁵ Sur les écrivains homosexuels se référer à Philippe Lejeune, « Autobiographie et homosexualité en France au XIX^e siècle », *Revue Romantisme*, 1987, n°56. Disponible en ligne sur le site www.persee.fr/doc/roman.

³⁶ Dans ce domaine, les travaux du médecin légiste Ambroise Tardieu atteignent des sommets. A. Tardieu, *Les études médico-légales sur les attentats aux bonnes mœurs*, 1857. Disponible sur le site Gallica de la BNF (3^e édition).

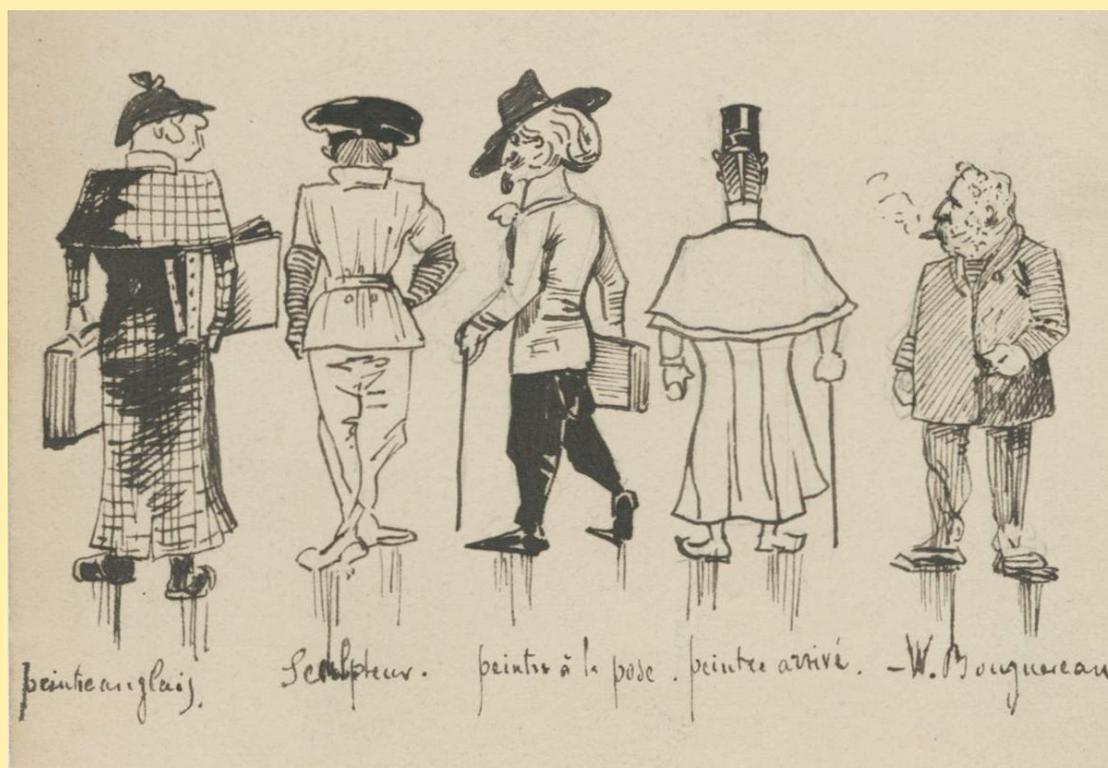
³⁷ Le terme homosexuel est inventé par le médecin autrichien Benkert en 1869. Pour aller plus loin sur cette question de l'approche médicale de l'homosexualité au XIX^e siècle se référer à Thierry Pastorelo, « Stigmatisation et identification des pratiques homosexuelles masculines à travers des membres des classes populaires parisiennes au cours de la première partie du XIX^e siècle », *Revue électronique du CRH* (Centre de recherches historiques), août 2011. <http://acrh.revues.org/3808>. Régis Revenin, « Conceptions et théories savantes de l'homosexualité masculine en France, de la monarchie de juillet à la première guerre mondiale », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°17, décembre 2007, http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=RHSH_017_0023.

³⁸ Si certains s'interrogent sur la pertinence d'une étude de l'homosexualité au lycée nous vous renvoyons à un TPE mis en ligne par des élèves de première ES : tpe-homosexualite-2011.e-monsite.com. Le bulletin officiel du 30 septembre 2010 a introduit un chapitre intitulé « Devenir homme ou femme » dans les enseignements de SVT à destination des filières ES et L. L'objectif est de sensibiliser les élèves à cette question du genre qui est, encore aujourd'hui, une des causes principales du harcèlement dans les établissements scolaires. Une brochure intitulée « Comprendre pour agir : l'homophobie » a été réalisée par le ministère de l'Éducation nationale. Destinée aux équipes pédagogiques du collège et du lycée, elle est disponible en ligne sur le site du ministère.

Une critique du milieu artistique parisien voire une autocritique ?

Henri Gentil est un dessinateur sans concession vis-à-vis de ses contemporains. Dur avec la bourgeoisie parisienne et peu enclin à la mansuétude avec le petit peuple, il n'en oublie pas pour autant le milieu artistique dans lequel il évolue. Quelques dessins mettent en scène des peintres. Parmi eux, deux sont intéressants car ils témoignent d'une certaine autodérision ce qui rend leur intransigeant auteur un peu plus sympathique. Le premier dessin met en scène, dans un atelier, un peintre et son modèle. La jeune fille, debout près d'un poêle, interroge le portraitiste assis sur son tabouret : « *On ne se repose donc pas chez vous, eh l'artiste !* ». Ce dernier répond : « *Oh ! Pardon, vous pouvez vous asseoir, je dessine le fourneau !* ».

Le second dessin est une galerie d'artistes peintres. Henri Gentil y croque avec ironie ses différents congénères englués dans des postures plus ou moins grotesques. Il décrit le « peintre à la pose » très imbu de lui-même ou encore le « peintre arrivé » qui s'est embourgeoisé. À droite du dessin figure un certain W. Bouguereau qui semble porter un regard détaché sur cette faune artistique. Il s'agit de William Bouguereau, membre de l'Académie des Beaux-Arts (1876), professeur à l'école des Beaux-Arts (1888) et à l'Académie Julian. Selon toute vraisemblance, il fut le professeur de Paul Bocquet et Henri Gentil lorsqu'ils intégrèrent l'Académie Julian en 1889. Sur cette base on peut supposer que les autres peintres sur le dessin sont des élèves de cette même académie qui accueillait des apprentis venus de toute l'Europe, ce qui peut expliquer le « peintre anglais ».





Henry Gentil face au service militaire

Depuis la loi Jourdan-Delbrel (1798), tous les citoyens français de sexe masculin sont tenus de faire leur service militaire. Les modalités de ce dernier ont considérablement évolué tout au long du XIX^e siècle (durée, tirage au sort, exemption). Henri Gentil est appelé sous les drapeaux en 1892. À cette date, le cadre du service militaire est fixé par la loi Freycinet de 1889. Cette dernière prévoit une durée de service de trois ans et une période de réserve de 25 ans qui comprenait deux périodes de manœuvres obligatoires d'une durée de quatre semaines chacune. Cette perspective ne semble pas réjouir Henri Gentil et il s'en ouvre à son ami Bocquet :

« Paris, Lundi soir, 11h (...) Le temps passe assez vite et je vois approcher à trop grands pas l'heure fatale de l'exécution³⁹, l'heure où en pénétrant dans la caserne, on abandonne en entrant ses illusions de jeunesse, ses rêves d'avenir et souvent son avenir lui-même. La délicatesse des sentiments et l'élévation du cœur, cela n'existe plus, j'en suis sûr, quand l'homme a eu commerce avec cette classe d'êtres et de martyrs inconscients qu'on appelle des soldats (...)»⁴⁰.

Si l'on en croit les lettres adressées à Paul Bocquet en 1892 et 1893, Henri Gentil semble avoir connu un service militaire sans privilèges. Une troisième missive, postée d'Arras et datée du mois d'août 1897⁴¹, confirme cette impression. Henri Gentil se dit alors « *bloqué pour 28 jours* » en raison d'une période de réserve comme la loi l'exige de tout citoyen appelé sous les drapeaux. De cette expérience militaire « normale », Gentil nous livre un récit qui tranche singulièrement avec l'idée trop souvent véhiculée d'une jeunesse française patriotique qui participe volontiers à un service militaire destiné à la préparer à une revanche contre l'Allemagne. Pour lui, nul enthousiasme, l'armée apparaît surtout comme une corvée qu'il faut subir :

« (...) Tu [Paul Bocquet] as tous les loisirs pour rêver, regarder et interpréter ce que tu admires ; mais moi à quoi veux-tu que je rêve, que veux-tu que je contemple ? Des soldats (...) ou des bâtiments uniformes et sales qu'on use à force de les gratter et de les nettoyer. Cependant mon cher je me suis tiré une rude épine du pied en trouvant une place dans un bureau. J'ai lâché pelle, pioche et fusil pour m'installer au bureau du major où je ne me foule pas et où l'on me fait la vie un peu plus supportable (...) Aussi je partage bien tes idées sur le régiment et je professe une grande antipathie pour les clairons, les grosses caisses et les pantalons rouges. Non je ne serai jamais soldat ! (...)»⁴².

³⁹ Dans sa lettre, Henri Gentil illustre son propos avec le dessin d'une guillotine actionnée par des militaires.

⁴⁰ Lettre d'Henri Gentil non datée mais annotée « 1892 ».

⁴¹ Lettre d'Henri Gentil à Paul Bocquet datée de 1897.

⁴² Lettre d'Henri Gentil à Paul Bocquet datée du 8 août 1892.

Ce service militaire imposé, Henri Gentil semble finalement s'y adapter. Oubliant son aversion initiale pour ses contemporains, il semble même s'être fait des amis :

« (...) *J'aspire avec impatience à la fin du martyre qui aura lieu dans 242 jours, et nous faisons déjà une association dans le but de fêter dignement les 100 jours. Ce jour là gare les cuites ! C'est que je suis dans une compagnie terrible pour cela, on s'en flanque des mufflées (...)* »⁴³.

Les concessions de Gentil ne s'arrêtent pas à ces fêtes alcoolisées. Il consent même à décorer le réfectoire de sa garnison avec « *huit grandes aquarelles représentant des scènes de guerre* »⁴⁴. Son comportement dans sa garnison est donc quelque peu décalé au point qu'il soit, semble-t-il, devenu un bon soldat puisqu'il est nommé caporal. Gentil semble d'ailleurs conscient du décalage entre son attitude et ses propos puisqu'il écrit, honteux d'avoir réalisé des œuvres pour l'armée, « *Ô Bocquet tu dois frémir mais pardonne moi je ne le ferai plus* »⁴⁵.

Si Gentil écrit à son ami sur l'armée, en revanche, il ne dessine pas ou peu. Aucune caricature dans les lettres et seulement un dessin non daté mais qui pourrait être un autoportrait réalisé durant sa période de manœuvres effectuée en 1897. Ce dessin montre un sous-officier bedonnant et comporte la légende suivante : « *fait en ce moment des manœuvres ; ça ne peut pas lui faire de mal. Devient gros ...* ».

⁴³ Lettre d'Henri Gentil à Paul Bocquet datée du 20 janvier 1893.

⁴⁴ Idem.

⁴⁵ Idem.

L'expansion coloniale française : les Indes, la Côte-d'Ivoire et la Polynésie française

L'année 1899 marque un tournant décisif dans la vie d'Henri Gentil. Âgé de 30 ans, notre artiste parisien semble envisager de se ranger puisqu'il annonce à son ami Paul Bocquet qu'il entre dans l'administration coloniale française et part en Inde⁴⁷. Dans sa lettre du 5 avril 1899, Gentil explique clairement qu'il a fait jouer ses relations pour obtenir un poste à Pondichéry :

« Paris, 5 avril 1899. Mon cher Paul, Oui je vais partir pour l'Inde. La date n'en est pas encore fixée mais elle est prochaine. Pourquoi ? C'est parce que depuis longtemps je m'étais mis dans la tête de voir un pays nouveau quel qu'il soit, et de profiter pour cela de l'influence d'un de mes amis : M. de La Loyère⁴⁸. Or, il s'est trouvé qu'il y a 6 mois ce monsieur fut nommé Secrétaire général des établissements français de l'Inde. Je lui demandai de me faire venir près de lui. Ma demande eut une réponse presque négative et l'affaire en resta là. Je croyais tout fini et n'en parlais même pas à ma famille quand, il y a une huitaine de jours, M. de La Loyère m'écrivit qu'il m'avait fait nommer son secrétaire (...) »⁴⁹.

Henri Gentil, dans cette même lettre à Bocquet, ne laisse planer aucun doute quant à sa faible motivation professionnelle :

« (...) Je dois te dire que je vais là pour travailler le dessin, la peinture (...) et la photographie. Mais comme l'emploi de peintre n'existe pas il faut bien que je m'embauche sous un titre quelconque (...) »⁵⁰.

Henri Gentil arrive à Pondichéry aux environs du 15 mai 1899. Il écrit, « 25 jours » plus tard à Paul Bocquet⁵¹. Dans cette lettre, il explique son voyage et son installation. Parti de France par bateau⁵², Henri Gentil décrit un voyage de « 20 jours » qui l'a fait transiter par Port Saïd, Djibouti et Colombo. Étonnamment, il ne décrit pas le passage du canal de Suez qui n'est ouvert pourtant que depuis 1869 mais, cependant, il s'étend sur une escale à Djibouti durant laquelle les passagers du bateau ont organisé un concert pour les expatriés européens. Henri Gentil explique qu'il a été chargé d'illustrer quelques programmes de la manifestation qui devaient être vendus aux enchères pour « les veuves des marins morts au service de la Compagnie des messageries maritimes »⁵³.

⁴⁷ Henri Gentil avait vécu une première expérience des colonies en 1896, date à laquelle il effectua un séjour en Algérie. Dans une lettre datée du 13 octobre, il décrit son voyage et ses propos ne semblent pas traduire un engouement sans limite : « (...) Je suis toujours à Alger. Je n'ai rien vu de pittoresque si ce n'est le quartier arabe de la ville qui a conservé sa couleur et sa puanteur locale (...) ».

⁴⁸ Nos recherches en ligne semblent nous indiquer qu'il s'agit probablement de Paul Marie Armand Beuverand, vicomte de La Loyère (1847-1913). Ce dernier est, en effet, cité dans une *Notice sur les établissements français de l'Inde* éditée pour l'exposition universelle de 1900. Cette notice, rédigée par Camille Guy, est accessible en ligne sur le site Gallica de la BNF. Il semble qu'avant d'être nommé secrétaire général des établissements français de l'Inde, le vicomte de la Loyère ait exercé des fonctions dans les colonies pénitentiaires, et notamment en Guyane. Sous le pseudonyme de Paul Mimande, il a en effet rédigé, en 1898, la préface d'un ouvrage consacré à cette question (Maurice Pain, *Colonisation pénale*, Paris, Société d'éditions scientifiques, 1898). On trouve mention de son parcours, jusqu'en 1882, dans un des dossiers individuels de fonctionnaires de l'administration préfectorale aux Archives nationales, sous la cote F/1b/499. Mais il est difficile d'aller plus loin dans la biographie de Paul Marie Armand Beuverand de la Loyère car ce dernier n'apparaît pas dans les archives numérisées des ANOM (Archives Nationales d'Outremer).

⁴⁹ Correspondance Bocquet/Gentil, courrier du 5 avril 1899.

⁵⁰ Idem.

⁵¹ Idem, courrier du 14 juin 1899.

⁵² De Marseille ou de Toulon ? Gentil ne le précise pas.

⁵³ Idem. Plus loin dans la lettre, Gentil explique à Bocquet que ses programmes ont rapporté 347 francs. Il livre à la suite un commentaire peu flatteur pour lui : « Quel malheur que cette galette n'est pas été à moi... ».

Henri Gentil s'installe donc à Pondichéry en 1899. Créé en 1671, c'est un des plus anciens comptoirs français de l'Inde. Engagée en 1668, l'implantation française débouche en 1816 sur la création des *Etablissements français dans l'Inde* qui regroupent cinq districts : Pondichéry, Karikal, Yanaon, Mahé et Chandernagor⁵⁴. Henri Gentil semble surpris par les privilèges dont il dispose⁵⁵. Il explique ainsi à son ami Bocquet qu'il réside dans une « *grande maison située au bord de la mer* » et qu'il emploie quatre domestiques : un valet de chambre, un cuisinier, une balayeuse et un pousseur de voiture également chargé de mettre en œuvre le pank⁵⁶. Contrairement à son expérience algérienne, Gentil semble conquis par ce nouveau pays :

« (...) Le paysage ici [à Pondichéry] est superbe. Comme il y a beaucoup d'eau, il y a beaucoup de verdure. Les plus beaux arbres sont les cocotiers, les tamariniers et les manguiers. Dans les champs, de grandes herbes d'un vert tendre qui me rappelle les belles prairies de Normandie. Ce sont des champs de riz⁵⁷. Par ci par là des grandes perches contre lesquelles grimpe une plante très recherchée ici : le bétel que les indiens et les indiennes chiquent avec volupté. Très jolies aussi les vanilles aux feuilles larges (...) Il y a aussi des rivières d'une largeur remarquable mais qui ne sont profondes qu'à l'époque des pluies (...) Je fais quelques aquarelles. J'espère, sous peu, t'en envoyer un échantillon (...). »⁵⁸

⁵⁴ Jacques Weber, *Pondichéry et les comptoirs de l'Inde après Dupleix, la démocratie aux pays des castes*, coll. *L'aventure coloniale de la France*, Denoël, 1996.

⁵⁵ Correspondance Gentil/Bocquet, courrier du 14 juin 1899.

⁵⁶ Grand éventail que l'on suspend au plafond et que l'on fait actionner par un domestique pour aérer et rafraîchir la pièce.

⁵⁷ Il est étonnant de comparer des champs de riz et des prairies normandes ...

⁵⁸ Correspondance Gentil/Bocquet, courrier du 14 juin 1899.

⁵⁹ Correspondance Gentil/Bocquet, courrier du 31 août 1899.

⁶⁰ Correspondance Gentil/Bocquet, courrier du 25 avril 1900.

Le seul bémol dans ce cadre idyllique est la chaleur et les serpents. Gentil s'en ouvre à son ami Bocquet :

« (...) Il y a, aux alentours de Pondy [Pondichéry], des quantités d'étangs tous charmants et bien faits pour de délicieuses idylles, mais gare aux serpents car la nuit arrivée ces hôtes se promènent tranquillement dans les champs et sur les routes et ont bientôt fait de vous piquer. Quand cet accident vous arrive, on peut dire « Ca y est » - deux heures pour mourir, mais on y coupe pas (...) La chaleur est un peu moins forte quoique encore terrible, c'est là le vilain côté de ce pays qui, sans cela, serait délicieux (...) Et nous, ici, qui sommes obligés de vivre presque à poil et de ne boire qu'à la glace (...). »⁵⁹

La distance ne rompt pas le lien entre Paul Bocquet et Henri Gentil. Les deux hommes continuent d'entretenir une correspondance, certes plus difficile comme le mentionne Henri Gentil :

« Pondichéry. Indes française. 25 avril 1900. Mon cher Paul, j'ai reçu ta belle et longue avec un vif plaisir, car je commençais à désespérer d'avoir de tes nouvelles. Je n'avais pas reçu de lettre de toi depuis un temps immémorial. La dernière datant de l'an 1899. Cependant tu dis m'avoir écrit depuis, je n'ai pas reçu cette lettre (...). »⁶⁰

Le fonds Bocquet nous livre plusieurs lettres et cartes postales « indiennes » adressées à Paul Bocquet entre 1899 et 1902. Elles viennent de Pondichéry mais aussi de Mahé où Gentil a été affecté. Courriers et enveloppes sont illustrés de dessins représentant les populations indiennes. Gentil immortalise entre autres un changeur de monnaie à Pondichéry, une femme de pêcheur à Mahé, deux membres du personnel indien de l'administration coloniale de Mahé.⁶¹

L'un des dessins les plus intéressants est celui d'une « bayadère » appartenant à la caste brahmanique. Plus que le dessin en lui-même, ce sont les propos de Gentil qui interpellent :

« (...) Mon brave Paul, ce rouge te fatigue peut-être la vue, et la femme te dégoûte peut-être aussi. Je vais te la présenter cependant. C'est une bayadère... Une vraie celle-là. Elle ne vient pas des Batignolles et n'a jamais posé dans les ateliers de la rue campagne prussienne. Elle est de caste brahmanique et est affectée aux cérémonies qui se célèbrent (...) en l'honneur de Krishna, de Siva et de Vishnou. Malgré son caractère religieux, elle consent à trafiquer de ses charmes quand on y met le prix et l'argent que lui rapportent ses baisers lui sert à acheter force bijoux. Là est toute la coquetterie de l'indienne en général (...) »⁶².



Une bayadère dessinée par Henri Gentil

⁶¹ Henri Gentil évoque un « pion de police ». Le terme pion est le diminutif de piéton. Il désigne un fantassin ; un soldat à pied en Inde. (dictionnaire Littré).

⁶² Correspondance Gentil/Bocquet, courrier du 25 avril 1900.

Les populations indiennes vues par
Henri Gentil



Une femme de pêcheur à Mahé



Un changeur de monnaie à Pondichéry



Membres du personnel indien de
l'administration coloniale de Mahé

Dans cette lettre, Henri Gentil met en évidence deux points intéressants : la mode parisienne des danseuses exotiques et la prostitution dans la société indienne au début du XX^e siècle. Lorsque Gentil écrit « *c'est une bayadère... une vraie celle-là* », il sous-entend que Bocquet et lui ont déjà rencontré ce type de femme. À Paris, la mode des danseuses exotiques remonte à la première moitié du XIX^e siècle. C'est en 1838 que s'y sont produites, pour la première fois, des danseuses indiennes. Il s'agissait de quatre bayadères qui donnèrent spectacle au Théâtre des Variétés⁶³. Cette mode de l'exotisme, associée aux fantasmes nés du processus de colonisation, a perduré tout au long du XIX^e siècle et nul doute que nos deux apprentis artistes parisiens aient pu assister à de telles attractions. Face aux vraies bayadères, Gentil montre à la fois de la fascination et une cerne de dégoût. Les danseuses le subjuguent de par la maîtrise de leur art et il leur trouve un « *charme mystérieux* »⁶⁴.

En même temps, il accole aux bayadères des propos négatifs. Gentil écrit ainsi à Bocquet : « *la femme te dégoûte peut-être aussi* ». Nous sommes ici dans un choc de culture et dans une confusion des genres. Gentil ne comprend pas que « *Malgré son caractère religieux, elle [la bayadère] consent[e] à trafiquer de ses charmes quand on y met le prix* ». Raisonnant avec ses conceptions européennes, il associe les bayadères de Pondichéry aux danseuses exotiques parisiennes qui pratiquaient la prostitution⁶⁵.

Dans la société indienne, les « *devadasi* »⁶⁶ jouissaient d'un statut particulier. Ces « *servantes de la divinité* » étaient attachées au temple. Initiées dès leur plus jeune âge, elles devaient maîtriser les danses y compris érotiques. La fin de leur initiation était marquée par la cérémonie de l'*Arangetram* durant laquelle elles recevaient un collier en or.

⁶³ Jean-François Staszak, « Danse exotique, danse érotique. Perspectives géographiques sur la mise en scène du corps de l'autre (XVII^e-XXI^e siècles) » in *Annales de Géographie* 2/2008 (n) 660/661, p. 129/158. Disponible en ligne sur www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2008-2-page-129.htm.

⁶⁴ (...) *C'est une danseuse infatigable ; elle peut danser toute la nuit sans s'arrêter ; ses ébats chorégraphiques sont, il faut le reconnaître, assez simples et n'exigent aucun exercice violent ni aucun déhanchement éreintant comme la danse du ventre des africaines. Toute la mimique consiste dans les gestes de la tête, dans le mouvement des yeux et de la bouche et dans des signes faits avec les mains. Les pieds restent en général joints et immobiles et la danseuse n'évolue pas comme nos danseuses d'opéra qui franchissent 200 mètres en 3 bonds de chèvre (...)*. H. Gentil, courrier du 25 avril 1900.

⁶⁵ « *Puisque l'exotisme, a-t-on vu, est lié à la colonisation et que celle-ci, comme le soutiennent les auteurs postcoloniaux et/ou féministes, est liée au désir masculin, il n'est pas surprenant qu'exotisme et érotisme se recouvrent. La mise à disposition effective du corps exotique passe dans les colonies par des formes instrumentalisées de prostitution. Sur place et en métropole surtout, elle s'effectue symboliquement par les représentations : celles du roman et du cinéma coloniaux, de la peinture orientaliste, de la chanson osée, de la littérature et du spectacle ethnographiques (...)* ». Jean-François Staszak, *op. cit.*

⁶⁶ Le terme indien véritable est devadasi. Le mot bayadère vient du portugais « *bailadeira* ». En français les devadasi étaient aussi parfois appelées des « *Almées* ». Devadasi est un terme générique qui recouvre en fait sept catégories de servantes différentes. Sur ce point se référer à Louis Frédéric, *Dictionnaire de la civilisation indienne*, R. Laffont, 1987.

Considérées comme des épouses de la divinité qu'elles servaient, les bayadères disposaient de libertés sexuelles auxquelles les femmes indiennes mariées aux mortels n'accédaient pas. Elles pouvaient notamment se donner à qui elles désiraient. Est-ce cette tolérance religieuse qui en a fait des prostituées aux yeux des européens présents en Inde (Portugais, Anglais, Français) ou les devadasi ont-elles réellement pratiqué le commerce du sexe ? La réponse est plus complexe qu'il n'y paraît. Si l'on se réfère aux travaux de Jackie Assayag⁶⁷, il semble que la pratique de la prostitution chez les devadasi ait été une réalité dans le Sud de l'Inde où l'on trouvait « *autant de devadasi que le temple comportait de piliers* ». Résidant à Mahé, dans cette Inde du Sud, Henri Gentil semble confirmer cette idée dans sa correspondance. Pour autant, il reste prudent. Bien qu'empreint des considérations de son époque et malgré ses préjugés d'Européen, il explique, en effet, qu'il n'est pas chose si aisée de séduire une bayadère :

« Ses autres qualités - et là j'entre dans le vif du sujet – sont ses qualités de procureuse d'amour. Je n'ai jamais fait d'expériences personnelles sur la bayadère mais j'ai beaucoup d'amis très renseignés sur la matière et j'ai pu, grâce à leurs confidences, me faire une petite opinion.

La voici : la bayadère est moins appréciée de l'Européen que la blanche – On goûte à la bayadère comme on goûte à l'opium – une fois – pour voir et pouvoir en parler mais elle n'a pas l'avantage comme ce narcotique de vous procurer de doux rêves. La danseuse de pagode n'est guère voluptueuse. Elle est cupide avant tout et sait, à l'instar de nos demi-mondaines, vous happer une fortune en cinq sec. Combien de riches indiens et même de Radja sont sur le fumier pour avoir sacrifié leur fortune à ces prostituées ! Il paraît que la bayadère sait assez bien provoquer la passion de son aimable client mais se refuse jusqu'à la dernière minute à cohabiter avec lui. Enfin quand son hôte n'en peut plus et se trouve à la dernière limite (...) elle consent seulement à se livrer et s'abandonne à peine quelques secondes (...) Dernier détail, la bayadère, étant une femme de caste, ne consentira jamais à s'abandonner à un paria et même à un Européen. Il faut user d'artifices inouïs et promettre des sommes d'argent pour posséder une bayadère de pagode. Par contre, elle fait très bon ménage avec les gouris et autres personnages sacerdotaux du temple brahmanique (...) »⁶⁸.

⁶⁷ Jackie Assayag, *La colère de la déesse décapitée. Traditions, cultes et pouvoir dans le Sud de l'Inde*, Paris, CNRS éditions, 1992.

⁶⁸ Correspondance Gentil/Bocquet, courrier du 25 avril 1900.

Henri Gentil semble couler des jours heureux en Inde, notamment après son installation sur la *Malabar Coast* à Mahé. La description qu'il fait de son mode de vie renvoie à certains lieux communs associés au « bon temps des colonies » :

« Tu [Paul Bocquet] me demandes ce que je deviens. Je deviens presque gras car je n'ai ici qu'à me laisser vivre au bord de ma belle rivière, jouissant en petit roitelet (éphémère malheureusement) de toutes les prérogatives d'un seigneur et maître oriental. Il ne me manque qu'un sérail et des éléphants (...)»⁶⁹.

Malgré un cadre de vie idyllique, il semble que le « mal du pays » ait fini par rattraper Henri Gentil. En novembre 1909, il s'en ouvre à son ami Bocquet à qui il écrit : *« L'Inde est belle et de température supportable en ce moment ; quel dommage qu'elle soit si loin de Reims – Néanmoins je ne serais pas fâché de revenir en France et définitivement si la chose était possible »⁷⁰.*

Henri Gentil devra attendre encore cinq ans avant de retrouver la métropole. En février 1914, il est en France mais pour un court laps de temps puisqu'un mois plus tard il s'embarque à nouveau pour aller occuper un poste en Côte d'Ivoire. Il y demeure pendant toute la durée de la première guerre mondiale. Engagé sans grande conviction dans l'administration coloniale, Henri Gentil y fait finalement carrière. La correspondance avec Paul Bocquet nous indique un nouveau changement d'affectation en 1919. Au mois d'avril, Henri Gentil signale à son ami une escale en Californie.

Il y passe quelques jours, entre San Francisco et Los Angeles, avant de se rendre en Polynésie française. Ce nouveau poste dans l'administration coloniale ne semble pas réjouir Henri Gentil. Les débuts sont durs et la beauté des paysages ne compense pas les difficultés rencontrées :

« (...) Voici déjà 3 mois que je suis dans cette île pittoresque, malheureusement je n'ai pas le loisir de me balader comme je le voudrais. Les départs pour la France et la grippe espagnole⁷¹ ont vidé les locaux administratifs des trois quarts de leur personnel ; il faut donc faire la besogne de trois (...) Je suis enfin installé, pas trop mal, mais à quel prix ! J'ai un petit chalet en bois avec eau, électricité, jardin, chevalet, voiture et une accorte femme de ménage qui malheureusement me quitte de trop bonne heure le soir, sauf exceptions (...) »⁷².

⁶⁹ Correspondance Gentil/Bocquet, courrier du 25 novembre 1901.

⁷⁰ Correspondance Gentil/Bocquet, courrier du 24 novembre 1909.

⁷¹ Henri Gentil évoque ici l'épidémie de grippe espagnole s'étant déclarée au lendemain de la première guerre mondiale. Cette dernière aurait fait selon les estimations entre 50 et 100 millions de morts et aurait touché l'ensemble de la planète y compris les îles les plus reculées, ce dont témoigne cette correspondance.

⁷² Correspondance Gentil/Bocquet, courrier du mois de juillet 1919.

Malgré un mode de vie moins rutilant qu'en Inde, Henri Gentil décrit une Polynésie « prospère ». Il explique à Paul Bocquet que « la vanille avec le coprah et le nacre sont les principales productions de nos établissements d'Océanie » et que « quelques gens réalisent des fortunes avec ces exportations »⁷³. Il évoque également des difficultés avec les liaisons maritimes. La France semble bien loin et Henri Gentil déplore que les colonies soient « tributaires des Américains et Anglais qui drainent tous nos produits et les emportent chez eux ». Il précise que « rien ou presque rien ne va dans la métropole » et conclut en se demandant « à quoi sert d'avoir des colonies riches et productives ? ».

La dernière lettre adressée par Henri Gentil depuis Tahiti est datée du 10 décembre 1926. Passé cette date, la correspondance s'arrête. Pour continuer à suivre la carrière d'Henri Gentil, il faudrait se déplacer aux Archives Nationales d'Outremer situées à Aix-en-Provence mais là n'est pas l'objectif de ce travail. Tout laisse néanmoins à penser que notre « peintre administrateur colonial » a terminé sa carrière en Polynésie. Nous disposons en effet du faire-part de décès d'Henri Gentil, faire-part qui a été adressé à la famille Bocquet. Sur ce dernier, sont mentionnées ses fonctions : secrétaire général des établissements d'Océanie. Ce même faire-part laisse à penser qu'Henri Gentil a passé sa retraite à Toulon, dans le Var, où il est décédé en 1955 à l'âge de 86 ans. Il aura vécu 8 ans de plus que son ami Paul Bocquet, décédé lui en 1947.



Enveloppe peinte adressée par Henri Gentil depuis Tahiti

⁷³ Pour cette citation et les suivantes se référer au courrier du 31 juillet 1920.

Archives départementales de la Marne

1, rue Just Berland, 51000 Châlons-en-Champagne

44 avenue de l'Yser, 51000 Reims

Remerciements

Dossier pédagogique réalisé par les Archives départementales de la Marne.

Textes, recherches et choix des documents :

Laurent Guillaume, professeur en charge du service éducatif au centre de Reims.

Reproduction des documents :

Virginie Arethens et Michael Krywdziak

Conception graphique du dossier :

Ingrid Galand

Isabelle Homer et Manonmani Restif, conservatrices des Archives de la Marne, ont relu et suivi ce dossier avec attention et nous ont fait part de leurs remarques concernant les documents d'archives. Qu'elles en soient remerciées.

Tous les documents mentionnés proviennent du fonds 113 J 22 qui rassemble divers documents ayant appartenu au peintre rémois Paul Bocquet (1868-1947), et légués aux Archives de la Marne en 2006 par sa famille. Parmi ces documents, on trouve la correspondance que le peintre entretenait avec Henri Gentil, son ami de longue date, ainsi qu'un album de blague d'Henri Gentil.

Tous les dessins reproduits ici proviennent de l'album de blagues d'Henri Gentil ou sont issus de la correspondance entretenue entre les deux amis.

Illustration de couverture :

Archives de la Marne, 113 J 22.